



HAL
open science

De la mécanique réductrice de la fonction à l'épaisseur culturelle des usages

Daniel Pinson

► **To cite this version:**

Daniel Pinson. De la mécanique réductrice de la fonction à l'épaisseur culturelle des usages. HABITER AU XXI^E SIECLE LES EDIFICES DES ANNEES 1950-1970 REALITES PROMESSES ADAPTATIONS, Nov 2018, Firminy, France. halshs-01929110

HAL Id: halshs-01929110

<https://shs.hal.science/halshs-01929110>

Submitted on 21 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Conférence introductive par Daniel Pinson, Pr émérite Aix-Marseille Université

Titre : *De la mécanique réductrice de la fonction à l'épaisseur culturelle des usages*

Résumé :

Le XXe est le siècle de l'urbanisation et la question du logis y occupe une place essentielle.

Sa production est diverse, savante et quelconque. Massive après la guerre, et, pour cette raison, précipitée, elle sera aussi rapidement inadaptée, parce que les populations, les modes de vie et les aspirations auront changé. La production savante du logement d'après-guerre a donné le meilleur et le pire. Guidée par une doctrine progressiste qui mettait l'idée machiniste au premier plan, convaincue que la technique sauverait le monde de ses misères sociales et matérielles, elle a souvent oublié l'humain, quand elle ne l'a pas écrasé par la démesure de ses utopies.

Pour cette architecture savante, dont les acteurs se regroupent dans le Mouvement moderne, la «fonction» est la notion qui oriente ce qui relève de la destination. Elle traite l'espace comme une machine dont les pièces présentent les mesures qui conviennent à sa bonne marche. L'être humain qui l'occupe est lui-même pensé comme une machine biologique formée d' «appareils» (respiratoire, circulatoire, digestif...).

Ainsi, bien que le principal théoricien du Mouvement moderne, Le Corbusier, ait nourri une vision autrement plus riche de la « machine à habiter », c'est la version la plus simplificatrice de son concept qui a dominé la production du logement dans les années 1960.

La critique du Mouvement moderne, engagée au moment même où il triomphait, conduira à énoncer la notion d' «usages», qui complète la vision excessivement technique et nivelante de la « fonction » par des catégories qui intègrent les représentations et les imaginaires sociaux humains, appréhendés dans leur historicité et leur diversité.

La prise en compte des usages, exprimés par les habitants qui en sont porteurs, repensés au filtre de ce que certains, dès la fin des années 1970, avaient appelé les « dégâts du progrès », constitue une clé essentielle pour la requalification et la préservation durable des architectures du logement du XXe.

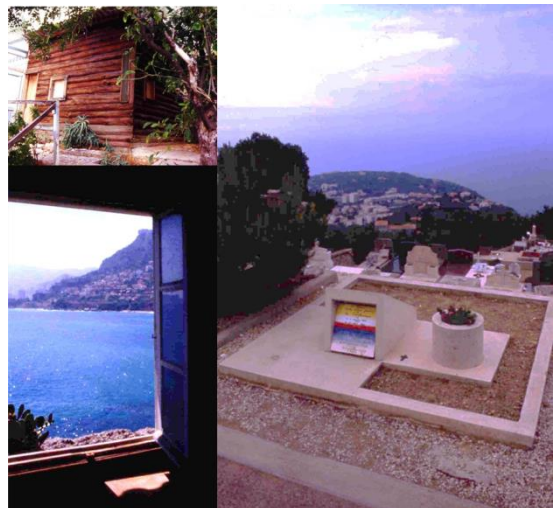
A propos d'architecture, de patrimoine, d'habitants, je voudrais faire quelques remarques préalables, avant de parler surtout d'usage (et un peu de DD et d'intervention en site occupé) :

1. D'abord sur les « Architectures du XXe » :

De quelles architectures – avec un « s » - parle-t-on ? ... des savantes, à l'exclusion des constructions communes ?

III. 1 : Architectures mineures d'un Architecte majeur (Le Corbusier (1887-1965) à Roquebrune ; le cabanon fait partie des 17 œuvres inscrites au Patrimoine mondial)

On notera aussi que les savantes relèvent elles-mêmes, au XXe, de courants ou de tendances différents...



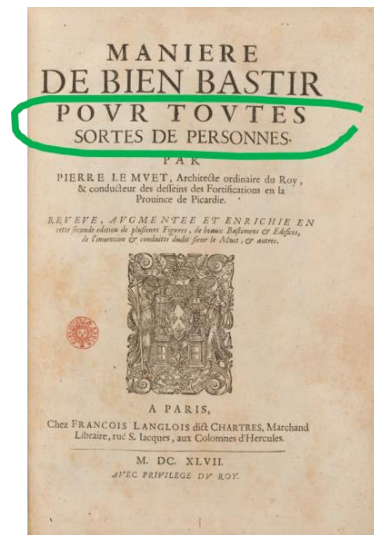
2. ensuite sur les « patrimoines » :

- le mvt de l'habitat social nommé « patrimoine » la somme de ses logements,
- le Ministère de la Culture a pour préoccupation la dimension culturelle du patrimoine.

C'est une différence d'interprétation qui mérite d'être notée !

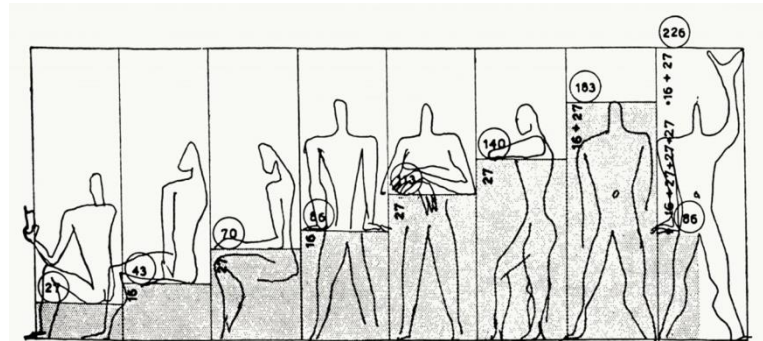
3. enfin, à propos des « habitants » :

L'habitant n'est redevenu une « personne » (comme le pensait encore Le Muet, en 1647) que récemment, après avoir fait le détour par l'homme générique, statistiquement mesurable, construit par les sociétés modernes.



III.2 : Le Muet, 1647

III.3 : Le Corbusier, 1945



Certes, cette histoire ne se réduit pas au Modulor ! mais il est utile d'avoir bien en tête cette entreprise d'effacement de la différence, pour rendre aujourd'hui habitable l'architecture du XXe, et faire que l'usage ne se réduise pas à des catégories normatives.

Justement, l'usage n'est d'ailleurs pas la notion qui fonde, dans l'architecture moderne, la catégorie de l'*utilitas* dans la trilogie vitruvienne : le concept central de sa doctrine, c'est la « fonction ».

4. Usages et fonction

Ces deux notions méritent que l'on s'y arrête quelque temps.

1. La « fonction » des Modernes

Les Modernes pensent qu'il existe une rationalité supérieure, idéale, celle de la « société machiniste » ; elle trace le chemin de l'avenir, celui des machines qui libèrent l'homme, celui de ce programme qui est au centre des Congrès Internationaux d'architecture Modernes, les CIAM : le « logement pour le plus grand nombre ».

Ce programme a plusieurs volets : technique, esthétique, mais aussi sociologique (celui qui nous intéresse ici) :

- Le Corbusier présente ainsi, dans « Vers une architecture » (publié en 1923), un « Manuel de l'habitation » tout à fait édifiant, et se désole de ce qu'il nomme le « mésusage » des habitants.
- Ernst May, l'architecte des ambitieux programmes des *Siedlungen* de Francfort, dans les années 1930, définit pour sa part une « ration » de logement, fondée sur des critères très étudiés, pour un « *Existenz-minimum* », dit-il.
- Ernst Neufert, professeur au Bauhaus, nous en livrera, toujours à la même époque, le répertoire des justes dimensions de l'espace, maintes fois réédité dans ses « *Eléments des projets de construction* ».

L'intérêt de ces recherches est certes indéniable.

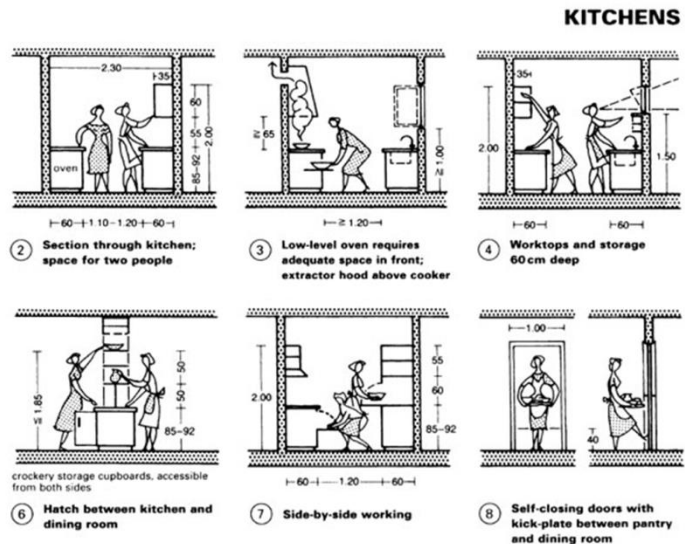
La mise en rapport des activités humaines, avec l'espace dont elles ont besoin, substitue,

- à l'empirisme de l'approximation ou à l'exaltation des espaces aristocratique et bourgeois,

- un système de mesures architecturales en étroite relation avec les mouvements du corps humain, ce que l'anthropologue Marcel Mauss, à la même époque, mais avec plus de densité psychosociale, appelait les « techniques du corps ».

La cuisine, notamment, fut l'objet d'expérimentations à Francfort, auxquelles doivent beaucoup de nos cuisines modernes, et c'est aussi un espace qui, même s'il ne pouvait être pensé, dans les années trente, autrement que féminin, inspira les plus belles planches du Neufert.

III. 4 : E. Neufert : la cuisine dans les « Eléments des projets de construction »



En même temps l'idée de la fonction qu'ont les Modernes est purement mécanique, amplement délestée de la dimension culturelle et psychologique qui traverse le fameux texte de Mauss cité précédemment.

Et dans la production industrielle du logement, au lendemain de la seconde guerre mondiale, l'architecture des grands ensembles, la fonction du logement est moins pensée

- pour son occupant
- que pour la cause industrielle et ses exigences de rationalité technique...

Mais, à l'époque, on en mesure mal certains effets sociaux négatifs.

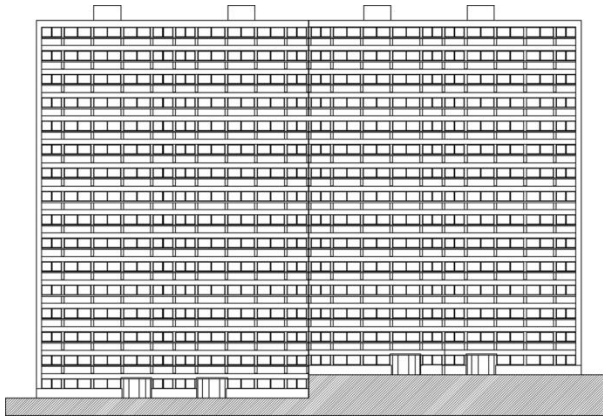
A titre d'exemple, on peut mentionner cette disposition qui a consisté à regrouper et à superposer, autour d'une même cage d'escalier, de grands appartements, de types 4 & 5. Le résultat en a été ces « cages à problèmes » (avec formation de bandes, troubles de voisinages), maintes fois mentionnées dans les rapports d'évaluations.

Ainsi, une « esthétique de l'ingénieur », celle qu'appelait de ses vœux Le Corbusier (toujours dans *Vers une architecture*, 1923), mais qui n'était pas la sienne, triomphe dans la vulgate simplificatrice de la Charte d'Athènes.

Bien sûr, dans le haut lieu corbuséen qu'est celui-ci, il me faut cependant ouvrir une parenthèse et rappeler, avec force mais sans bigoterie, que la dérive des ZUP n'a rien à voir avec le projet de Le Corbusier, celui de son « village vertical » (son « Unité d'Habitation de Grandeur conforme »), pas plus qu'avec sa « Machine à habiter » : s'estimant mal compris, il rappellera aux étudiants, venus lui demander de diriger un atelier après la guerre, qu'on a déformé sa pensée et que la « machina », dont il voulait parler, s'apparentait, avec toutes ses « ruses », à celle utilisée dans les théâtres italiens, pour y faire surgir les divinités de la mythologie antique...

Tout à l'inverse, beaucoup de grands ensembles et de ZUP, réalisés dans la précipitation, vont tomber sous les coups d'une logique industrielle appauvrissante, marquée par la simplification et une répétition démultipliée du standard.

Les habitants nomment cette esthétique, ce style, avec les mots de leur langage ordinaire : l'anonymat et le gigantisme.



On est, dans ces années 1960 et dans beaucoup de ces grands ensembles, à mille lieues de l'histoire et des rêves des gens qui y vivent.

Leurs imaginaires ont bien plus à voir avec la « maison tierce » de Bachelard (il la décrit dans *La poétique de l'espace*, paru en 1957), qui s'élève « de la cave au grenier », du sol au ciel...

III. 5 Le Parc Kallisté à Marseille (architectes Vallaurie et Gros) 1955-1958

Et là on arrive à cette nouvelle période du XXe, celle de la critique du Modernisme...

II. *La critique des Modernes*

Elle naît, en leur sein, au moment du IXe congrès des CIAM à Aix, en 1953.

L'homme universel, international, cet individu dont le profil est homogène, tendu vers un avenir radieux que promet le « cadeau des techniques » (l'expression est de Le Corbusier) n'est pas celui que beaucoup des « jeunes » du Mouvement moderne, comme les nomme Le Corbusier, rencontrent dans un monde qui s'émancipe de la domination des empires.

Dans le Team X, qui se forme à Aix (composé notamment de Van Eyck, du couple Smithson, de Giancarlo di Carlo, de Candilis et d'autres), la problématique de la culture et de la différence surgit là où d'autres pensent que les particularismes doivent se résorber dans la modernité occidentale, dans sa vision universaliste et internationale.

Cette remise en cause conduira à l'éclatement et à la fin des CIAM après la réunion de 1956 à Dubrovnik.

La contestation gagne même les proches de Le Corbusier, comme Jose Luis Sert, qui, par-delà la question quasi obsessionnelle du logis, soulèvent celle des espaces de vie sociale, des espaces de rencontre, la question de la centralité et de l'espace public.

Ces nouvelles problématiques vont irradier l'architecture, en pratique comme en théorie.

Elles vont concerner autant l'échelle du logis que celle de la ville, et établir entre l'une et l'autre une relation sociale, culturelle, et non plus seulement fonctionnelle.

A ce sujet, F. Choay a réuni, en 1969, des textes de plusieurs auteurs, dans un ouvrage, dont le titre : « Le sens de la ville », dit bien la révolution paradigmatique qui est intervenue.

Car la notion d' « usages » ajoute à celle de « fonctions » les dimensions de « sens » que la rationalité industrielle ne parvenait pas à inscrire dans ses obsessions de mesure, de quantification et de duplication.

- Pour ce qui concerne le logement, c'est bien les représentations habitantes que les auteurs de « L'habitat pavillonnaire », les couples Raymond-Haumont, membres de l'Institut de Sociologie Urbaine (ISU) fondé par Henri Lefebvre, mettent en lumière, dans les années 1960: le montré et le caché, le devant et le derrière, le haut et le bas, le public et le privé.

- Et c'est bien, en ce qui concerne la ville, la capacité des citoyens à donner sens aux espaces qu'ils parcourent et avec lesquels ils sont familiarisés que Kevin Lynch, dans les années 1960 aussi, dévoile. Cette « imagibilité », comme il la nomme, émerge des enquêtes orales et graphiques, que Lynch mène sur les 5 éléments de la ville que sont les voies, les limites, les quartiers, les nœuds et les repères.

Ces travaux, révolutionnaires à l'époque, montrent bien que les pratiques domestiques et urbaines ne sont pas seulement agies :

- par les techniques du corps, ses fonctions mécaniques (comme le pensaient justement, mais trop exclusivement les Modernes)
- mais aussi par les représentations engrammées dans la culture habitante, par ce qui donne un sens aux « techniques du corps », à ces gestes et ces positions d'un corps en relation avec un environnement social et spatial, comme l'avait déjà parfaitement compris Marcel Mauss dès les années 1930.

L'usage, qui intègre à la fois l'utilisation fonctionnelle et la dimension culturelle et imaginaire, l'échelle domestique et l'échelle urbaine, est en définitive le concept le plus approprié pour parler de la vie domestique et sociale des habitants.

Pour donner un exemple, lorsque les habitants de la Maison radieuse de Rezé nous disent qu'ils n'aiment pas sa masse grise, mais qu'ils aiment le duplex qu'ils occupent comme la maison qu'il leur rappelle, ils donnent sens à leur espace de vie quotidien.



III. 6 : le duplex de la Maison Radieuse de Rezé (1987)
« Une petite maison dans un grand immeuble »

5. ... quelques mots sur l'enjeu environnemental,

De nombreuses études ont été faites récemment sur les écoquartiers en Europe, dont le livre de Pierre Lefèvre (paru en 2007) sur « L'Europe des écoquartiers » ; il fut lui-même, dès les années 1970, un fervent défenseur de cette cause.

Les enseignements qui en découlent peuvent être étendus aux architectures du XXe requalifiées.

L'excellent petit livre de Vincent Renaud : *Fabrication et usage des écoquartiers* (paru en 2012)(1) dresse, à partir de l'examen des trois premiers écoquartiers français, un tableau intéressant de la réaction des habitants, au plan des usages.

Mais, à mon avis, la « virtuosité » qu'il trouve à certains habitants, pour s'opposer aux dispositifs mis en place pour améliorer les performances énergétiques des bâtiments, ne me semblent pas relever des « compétences » qu'Henri Raymond notait chez les habitants des années 1960.

Car l'addiction publicitaire est passée par là ; elle les pousse à la consommation abusive :

- d'insecticides pour tuer les « petites bêtes » qui ont trouvé leur propre habitat dans les balcons végétalisés qui assurent le confort d'été des appartements
- et de détergent pour nettoyer le marmoleum, version écologique du linoléum des années 1950, qui ne se nettoie qu'à l'eau.

Un vaste champ d'innovations s'ouvre donc pour les acteurs de la construction, mais aussi pour l'éthique de sobriété des habitants...

6. Quelques mots encore sur les interventions en site occupé

Les opérations visant à « mettre à niveau » des logements du XXe (espaces, équipements et confort thermique), ont la particularité de se faire en présence des habitants :

Alors qu'elle était pratiquée sur la réhabilitation de la « Maison radieuse » de Rezé, en 1987, nous avons pu vérifier, avec Philippe Bataille, dans le cadre d'un accompagnement PUCA, à quel point cette situation avait une incidence, tant sur la conception que sur l'organisation du chantier...

L'habitant, pour sa part, subissait plutôt les travaux qu'il ne les désirait, tout à la fois :

- convaincu de leur nécessité, tant certains équipements étaient vétustes,
- mais, aussi, indisposé par la gêne inévitable occasionnée.

Dans ce cas, la réhabilitation était cependant la solution la plus appropriée et la plus évidente.

Mais il est d'autres situations où la démolition, au moins partielle, devient pour le maître d'ouvrage, imparable, et ce, en dépit de la détresse dans laquelle elle peut plonger certains habitants dont c'est le lieu de toute une vie, même cabossée.

En 2000, nous avons participé à un programme européen du 5^e PCRD ([NeHoM](#) : Neighbourhood Housing Models), dirigé par un chercheur norvégien, Arild Holt-Jensen, sur les « bonnes pratiques » à concevoir pour redonner une qualité de vie aux quartiers à la dérive.

Notre équipe marseillaise avait choisi, parmi les trois cas retenus, une copropriété des quartiers nord de Marseille, Kallisté, d'environ 750 logements, aujourd'hui répertoriée dans le patrimoine du XXe (2). L'initiative qui nous intéressait faisait intervenir la coopérative des « Compagnons bâtisseurs » (elle existe dans certaines régions françaises, notamment en Bretagne). Son but était d'accompagner les habitants, copropriétaires et locataires, dans l'autoréhabilitation de leur logement.



Ill. 7 : Etat actuel du Parc Kallisté (Photo Th. Durousseau)

Les résultats se sont en fait révélés très médiocres, car la cité était - et reste- minée :

- par l'anomie de sa gestion, où coexistent marchands de sommeil et petits propriétaires ruinés, incapables de payer leurs charges,
- et l'instabilité des locataires, pour la plupart impécunieux, immigrés clandestins, sans cesse sur le départ pour aller chercher une meilleure offre locative.

La cité est aujourd'hui en restructuration sous la responsabilité de la SEM Marseille habitat (3).

Il est prévu la démolition des plus grands immeubles et la réhabilitation des plus petits. Au-delà d'un choix technique, intervient sans doute l'idée que, comme le dit H. Raymond, la « petitesse » est investie d'une certaine « noblesse » (celle du « résidentiel »).

7. Et finalement, allez-vous me dire, et ceci m'amène à la conclusion : que peut l'architecture ?

Les sociologues, les purs et durs (et, d'une certaine manière, mon dernier exemple leur donne raison), estiment que tout provient, dans ces grands ensembles, de la condition misérable des populations qui y vivent.

L'Etat, la société les ont abandonnées à la misère, à l'empire des économies parallèles, dont celle de la drogue, avec la terreur et les réglemens de compte qu'elle entraîne.

Cela signifie-t-il, alors, que l'architecture est un produit neutre, sans fondement idéologique et culturel, et dont les éléments programmatiques, constructifs, esthétiques, ne relèveraient que d'opportunités technologiques ou des caprices d'un style ?

Je ne partage pas ce point de vue ; il me paraît trop simpliste, finalement dans le sillage de ceux qui dénie toute sensibilité réceptive aux habitants, ou de ceux qui nie toute dimension culturelle aux productions matérielles et techniques, en l'occurrence architecturales !

Or, ce n'est :

- ni un hasard que ces ensembles constituent souvent, aujourd'hui, la fraction la plus dévalorisée du parc de logement,
- ni un accident qu'ils aient été édifiés dans les zones les plus improbables, dans des triangles qui les ceinturent de voies de chemin de fer ou d'autoroutes (comme *la Grande Borne* d'E. Aillaud à Grigny en région parisienne), qu'ils aient été réalisés à une échelle monumentale, à la hauteur des besoins de l'époque et de la puissance de l'Etat-logeur, qu'ils aient été dessinés avec la froide et belle régularité de la trame qui les enracine au sol et les conduit vers le ciel de l'utopie machiniste.

De mon point de vue, entre les excès :

- du monisme socio-centré des sociologues, selon lesquels tout se rapporte au déterminant socio-économique,
- de l'illusion spatialiste des architectes, des plus idéalistes (ceux qui pensent que l'action sur l'espace peut sauver la société) aux plus intégristes (ceux qui, repliés sur leur métier, pensent que tout ce qui a été produit par les architectes mérite d'être conservé),

il existe une voie intermédiaire et raisonnable, à la croisée entre requalification et démolition, respectueuse :

- de l'appropriation par l'habitant de son lieu de vie (la sphère domestique)
- et d'un sentiment d'appartenance territorial assumé (son quartier et ses aménités urbaines).

L'architecture, pas seule, peut y apporter sa contribution, modeste, à travers une qualité d'usage qui ne satisfasse pas moins celui qui en est le destinataire que celui qui en érige les critères de qualité architecturale.

Le problème est que l'architecture du XXe, en fait celle des Trente glorieuses, porte, à des degrés divers, les stigmates d'une vision industrielle du logement, dominée par des objectifs de standardisation, de multiplication, de répétition, de normalisation du logement.

Elle a, de surcroît, porté une représentation statistique de l'habitant (dans sa vie domestique comme dans sa vie urbaine), au point de vouloir le plier à son modèle de la vie machiniste (« apprendre

l'habitant à habiter », comme dit un chapitre de *Manière de penser l'urbanisme*, que Le Corbusier fait paraître en 1946).

Pour sortir de cette relégation stigmatisante (on sait bien que les gens n'osent pas dire le lieu qu'ils habitent), il est nécessaire de procéder à des transformations qui réintroduisent :

- de la socialité (de la mixité générationnelle, familiale et même sociale)
- et de l'urbanité (des espaces public pour que les hommes marchant –avec un « t » - se rencontrent).



III. 8 : Rue nationale, Paris 13^e (Architecte C. de Portzamparc, 1995)

Au plan du logement,

- une surface généreuse : elle est un facteur de qualité (comme l'avait formulé Nouvel pour *Nemausus* à Nîmes)
- une diversification bien pensée : elle étend les choix, personnalise le logement et contribue au mélange des types familiaux,
- un assemblage des logements dans des unités de taille modeste (10 à 50 appartements) : cela donne cette « noblesse de la petitesse », notée par H. Raymond.

Au plan des formes urbaines,

- une organisation structurant correctement la sphère publique et la sphère privée (avec l'« îlot libre », par exemple, que l'on doit à la réflexion de Portzamparc sur la 3^e ville, aujourd'hui largement reprise),
- et un traitement soigné des espaces publics, avec rues plantées et parcs-jardins publics, pensés pour l'homme marchant, à l'échelle du quartier, pour redonner sens à des catégories sans qualité : espace vert et voie de circulation (voir à ce sujet le travail de l'architecte danois Jan Gehl) (4).

Ce sont là des ingrédients, déjà utilisés ici ou là, pour la requalification et l'adaptation des architectures du XXe, devenues obsolètes en regard des usages.

Et, au plan de la méthode, l'implication des habitants, en vue de leur adhésion et de leur coopération (coproduction), constitue une autre dimension, essentielle, pour rendre concernés les habitants et ainsi assurer la réussite de ces interventions.

Marseille 12/11/2018

Notes :

1 Vincent Renaud. *Fabrication et usage des écoquartiers*, Lausanne : PPUR, 2014.

2 <http://www.culture.gouv.fr/Regions/Drac-Provence-Alpes-Cote-d-Azur/Politique-et-actions-culturelles/Architecture-contemporaine-remarquable/Les-etudes/Marseille-ensembles-et-residences-de-la-periode-1955-1975/Ensembles-residences/Selection-des-80-ensembles-et-residences/Notices-monographiques/1544-Parc-Kalliste>

3 Voir « La Provence » du 08/01/2018 : <https://www.laprovence.com/article/papier/4781740/a-kalliste-un-bidonville-vertical.html> et <http://www.marseille-renovation-urbaine.fr/kalliste/le-nouveau-visage-de-kalliste-234.html>

4 Jan Gehl. *Pour des villes à échelle humaine*, Montréal : Éditions Écosociété, 2013.

(Les photos dont l'origine n'est pas mentionnée sont de l'auteur)